

# *L'Herbier*, de Jean-Pierre Harvey, une oeuvre magnifique

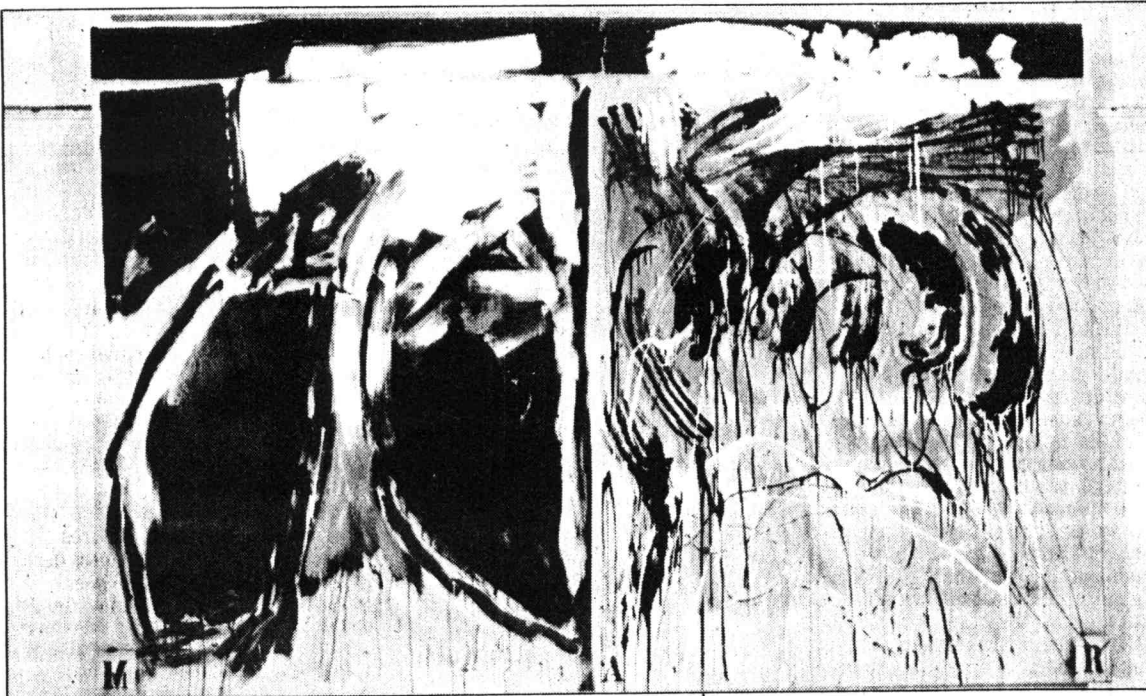


PHOTO PIERRE COSTIN

Acrylique sur toile de Richard Mill (1989).

Jean-Pierre Harvey (*Herbier*) et Mario Duchesneau (*Carrefour*). À la galerie Skol, 4060, Saint-Laurent, jusqu'au 23 décembre.  
Richard Mill. À la galerie Trois Pointes, 307, Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 23 décembre.

## Claire Gravel

L'OEUVRE de Jean-Pierre Harvey depuis plus de dix ans traite d'écologie. L'artiste du Saguenay, âgé d'une trentaine d'années, a participé aux nombreux événements du groupe Insertion autant en région qu'en France et en Allemagne (Kassel en 1987, installation « parallèle » à la Documenta).

Les réalisations du groupe Insertion (Blackburn, Tremblay, Harvey) sont nombreuses; ces artistes utilisent tous les modes pour transmettre leur message. Non seulement les médias, la presse écrite (insertion de textes et photographies), mais aussi la nourriture (exposition *L'art mangeable*, 1985), interventions publiques (muret de containers d'essence vides, énormes lettres formées de neige sale *Neige usée*), sans oublier la peinture, l'art signalétique et la performance.

La défense de l'environnement est un combat évident pour ces habitants de l'un des plus beaux paysages du Québec, pollué jusque dans ces cours d'eau et dans ses forêts par l'industrie. Mais cet engagement ne serait rien — au plan de l'art — sans cette magistrale mise en forme visuelle qui rend leurs oeuvres inoubliables. En Allemagne, des collectionneurs se sont engagés à commanditer leurs installations extérieures. Il est grand temps que Mont-

réal les découvre.

Parallèlement aux activités du groupe, chacun poursuit une oeuvre personnelle. *L'Herbier* de Jean-Pierre Harvey continue la démarche particulière de l'artiste qui emploie des matériaux de revêtement de maison, comme ce papier de toiture épais mais flexible, goudronné, qui, découpé, forme une immense plante sur le mur.

La houille qui rend noirâtre ces feuilles s'apparente au pétrole dans la logique d'Harvey. Elle accentue l'aspect mortuaire de cet herbier monumental, se détachant le long de la tige comme des tâches de Rorschach, de façon presque symétrique. La fascination est certaine.

Ce glissement métaphorique de la plante au désastre par sa matière même (le papier englué de pétrole) montre qu'un discours sur la détérioration peut aussi être subtil. Les jeux de formes, les entailles dans le papier de toiture témoignent d'un métier consommé. À côté, huit lèzes de papier de six pieds de haut, délicatement peintes en trompe-l'oeil de cuivre oxydé, sont recouvertes d'une cinquantaine de petits cadres noirs coupés dans ce même papier goudronné, comme autant de petits tombeaux, étagés dans un columbarium pour arbres morts. Dans les cadres, une matière blanche — de la pulpe ? — représente l'esprit de l'arbre. C'est magnifique. Voilà un art qui voit large et qui renouvelle les propositions montréalaises en perte de vitesse.

Mario Duchesneau s'est joint au groupe Insertion. Son *Carrefour* exposé à la galerie Skol est une installation de grand intérêt. Quinze meubles — des commodes pour la plu-

part — sont disposés de façon à former un carrefour, d'où le titre. Coiffés de corniches de tout style et de toutes couleurs, juxtaposant les architraves et les frises revêtues de couleurs brillantes qui prennent une allure kitsch de citations architecturales, ces meubles font figure d'édifices.

Comme ceux-ci, ils sont tout en façade. Le spectateur qui déambule à l'intérieur de l'oeuvre comme à l'extérieur s'en rend bien compte. Le contenu critique se perçoit d'une façon amusante. Certains éléments ont été déconstruits. En mettant à nu leur structure, Duchesneau, sans le savoir, se distingue des autres artistes qui utilisent le mobilier. S'affirme-t-il ici comme sculpteur au sens traditionnel de celui qui taille dans le bloc pour y faire apparaître la forme cachée ? En tout cas il ne joue pas au Matta-Clark. Il poursuit son analogie au bâtiment en nous révélant, à travers les appuis des tiroirs, des étages virtuels. C'est une oeuvre à voir.

Richard Mill revient exposer à Montréal après quelques années d'absence. Ce peintre peu loquace de Québec présente cinq grands tableaux récents galerie Trois Points. Mill est un abstrait qui borde parfois ses peintures d'éléments architecturaux, arches, moulures et ici on trouvera un vieil écriteau où les mots *Rose des vents* s'effacent.

Mill a déjà peint avec les mains, comme Ron Martin. Mais lorsque le Torontois allait dans l'épaisseur, Mill était plutôt du côté de la toile, toujours nue, sans apprêt. Ses surfaces se sont divisées, les « manières » abs-

traies s'affrontent, s'exaltent dans les meilleurs toiles. Dans le haut des tableaux, on croit voir une ligne d'horizon élevée : la gestualité qui s'y concentre parfois les rend semblables à de vagues paysages.

La couleur est forte, elle fait voir ses dessous, s'écoule en filets (comme dans les bords de toiles de Jean McEwen) s'embourbe dans de grosses taches informes, revient sur elle-même, joue du camaïeu, bleu sur bleu, se déchaîne comme un animal blessé, mordant la toile comme De Kooning, Pollock et Motherwell ensembles, régurgitant ses tripes dans une peinture frénétique que ne désavouerait pas... Mathieu.

Ici ou là, il y a des moments de grâce, des plages de couleur con-

tées, étonnantes, des beiges, des abricots, où l'artiste arrête, de se battre et cette peinture, plus sûre, rayonne davantage.